



Nationalité : Maroc

Né(e) à : Bouâjoul , 1947

Biographie :

Écrivain, ancien militaire marocain, ancien prisonnier politique du régime de Hassan II né en 1947 à Bouâjoul

Ahmed Marzouki était élève sous-officier à l'école d'Ahermoumou lorsque lui et ses camarades ont été aiguillés vers Skhirat en pensant aller à Benslimane pour y exécuter des manœuvres....Voyage au fond de l'absurde, c'est un coup d'État contre le roi que ses supérieurs avaient préparé. L'aventure finit par un séjour de 18 ans au bagne de Tazmamart dont il fait le récit dans Tazmamart, cellule 10 (Paris-Méditerranée, 2001).

[Polémique autour de livres sur Tazmamart]

Reportage. Annonce de la sortie de deux livres sur le tristement célèbre [bagne](#) de Tazmamart, au Maroc. Un ancien [militaire](#), [Ahmed MARZOUKI](#), enfermé pendant 18 ans dans cette [prison](#), livre son [témoignage](#) dans "[Tazmamart, Cellule 10](#)" qui vient d'être publié. Il accuse aussi l'écrivain [Tahar Ben JELLOUN](#) de n'avoir dénoncé cette situation qu'[après la mort](#) d'Hassan II et donc, de n'avoir pris...



Citations et extraits (10)

[Ahmed Marzouki](#)

"Des éléments subversifs... Vous êtes des officiers et vous devez comprendre !"

Ces phrases ambiguës qui autorisaient toutes les suppositions avaient plongé les officiers dans un océan d'incertitude et de doute. Quels éléments subversifs ? Et comprendre quoi ? Une mission militaire, on nous l'avait appris à l'Académie et nous-mêmes l'avions fait apprendre à nos élèves, doit être claire, nette et précise. Celle-ci se présentait comme un jeu de devinette dans lequel nous n'avions pas droit à l'erreur. Le directeur n'avait-il pas précisé que nous devons comprendre ? La force n'éblouit-elle pas toujours, les plus démunis ?

Enivrés par le climat d'anarchie qui régnait, ayant, une fois n'est pas coutume, la possibilité d'exprimer toute la frustration, toutes les haines et les rancœurs accumulées depuis leur enfance, les cadets se déchaînaient contre ces « bourgeois » qui les avaient toujours méprisés et ignorés.

Ce que nous avons oublié à l'époque, c'est que la méchanceté, la lâcheté et la bêtise humaine n'avaient pas disparu avec la fermeture de Tazmamart. Je savais bien que des policiers en civil surveillaient Marzouki, mais j'étais à mille lieues d'imaginer que son désir d'exorciser cette épouvantable période de sa vie allait lui attirer autant d'ennuis. Je n'avais donc pas mis le black-out sur ce travail commun et quelques personnes supposées de confiance étaient dans la confiance. Des proches m'avaient pourtant mis en garde en soulignant le caractère irrationnel de l'appareil répressif marocain. Mais je trouvais tellement naturelle et nécessaire la démarche d'Ahmed Marzouki que je me suis refusé au secret absolu. Cacher quoi et sous quel prétexte d'ailleurs ? Il me paraissait scandaleux qu'on puisse interdire à un homme marqué au fer rouge par l'épreuve d'en faire état ! D'autant plus que son témoignage n'était en aucun cas un règlement de comptes et qu'il ne s'attaquait pas directement aux institutions les plus sacrées du pays. J'avais sans doute tort. Ahmed s'est retrouvé au cœur de l'été 1995, quelques jours après la visite du président Jacques Chirac, kidnappé et emmené, comme au bon temps de MM. Oufkir et Dlimi, dans le sous-sol d'une villa du Souissi.

Lors de ses inspections, Ababou terrorisait ses hommes et leur faisait vivre des moments de panique intense. Satisfait du rendement de l'un, il lui serrait volontiers la main, lui offrait son charmant sourire et l'appelait poliment par son grade :

— C'est bien, mon lieutenant ! Je vous prie de continuer...

Mécontent du travail de l'autre, il explosait instantanément comme un détonateur au contact du feu et jetait sa foudre sur lui sans le moindre ménagement...

La parole le libérait.

Durant toute cette période, j'ai eu le sentiment de participer à une thérapie. Tandis que la médecine classique le guérissait d'un ulcère à l'aide d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires, le verbe l'aidait à retrouver un minimum de confiance dans les

hommes. L'amitié de quelques Européens, la chaleur et la générosité de rares Marocains l'ont aidé à reprendre pied et espoir.

Un lieutenant, un passionné de romans policiers, qui passait pour être l'un des cadres les plus intelligents, s'adressa à son groupe, feignant l'indifférence :

— Ce n'est pas la peine de vous creuser la tête ! Mes chers amis, demain In châa Allah, nous allons faire tout bonnement un coup d'État !

C'est dans un triste état que nous avons été remis aux mains de la police qui, à son tour, entendait nous interroger. Inutile de préciser que les meilleurs tortionnaires étaient déjà en place et se frottaient les mains de plaisir à l'idée de nous réduire en bouillie.

De ce fait, certains de ses proches les plus intimes affirmaient l'avoir entendu dire et répéter que la fortune n'est pas une fin en soi mais plutôt un moyen permettant de se distinguer et de se faire reconnaître par les nantis des hautes sphères.

Mordre la tortue, ne serait-ce qu'une fois, est mieux que de la laisser filer.

